

*Un été à  
l'auberge*

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Un été à l'auberge / Marie-Krystel Gendron

Nom : Gendron, Marie-Krystel, 1986- , auteure

Identifiants : Canadiana 20190038217 | ISBN 9782897834012

Classification : LCC PS8613.E537 E84 2020 | CDD C843/.6–dc23

© 2020 Les Éditeurs réunis

Image de la couverture : iStock

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | **Canada**

*Édition*

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

*Distribution nationale*

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2020

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

MARIE-KRYSTEL GENDRON

*Un été à  
l'auberge*



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure  
chez Les Éditeurs réunis

*Confidences d'une coiffeuse (exaspérée!), 2016*

*Confidences d'une coiffeuse (encore plus exaspérée!), 2017*

*Confidences d'une coiffeuse (éternellement exaspérée!), 2018*



Marie-Krystel Gendron – Auteure



[mkgendron.com](http://mkgendron.com)

*On ne choisit pas d'être amoureux.  
Ça arrive, tout simplement.*

*Parce que l'amour trouve toujours son chemin...*



# 1

Le grand lac lui faisait face. Habillée d'un toit de tôle couleur de jade, entourée d'une vaste cour accueillante, elle était majestueuse, fière et invitante. Elle s'y était sentie apaisée dès qu'elle y avait posé le pied...



*Ville de Québec, juin 2009*

La chaleur était accablante. C'était la canicule en plein mois de juin, et sa vaporeuse camisole fleurie lui collait désagréablement à la peau. Même sa minijupe en jeans lui semblait trop lourde à porter. Le temps était aussi pesant que son cœur.

Florence avait l'habitude d'aller marcher sur la promenade des Gouverneurs. Le plus souvent, pour réfléchir. C'est à cet endroit-là que, la plupart du temps, lui venaient ses meilleures idées. La vue imprenable sur le fleuve Saint-Laurent était un décor qui inspirait l'artiste sommeillant en elle. Mais aujourd'hui n'était pas un bon jour. Sa tête avait du mal à absorber le choc, et la température n'aidait en rien à dissiper son malaise.

Ses longs cheveux blonds, coiffés en un chignon haut, lui permettaient au moins de sentir une faible brise venir chatouiller sa nuque. Ses yeux humides se posèrent un instant sur un jeune garçon qui courait en riant, suivi de ses parents. L'air

insouciant, ils semblaient s'émerveiller de voir leur gamin s'amuser autant. Florence aurait tant voulu se sentir aussi légère que cette famille semblait l'être. Tant aimé revenir des années en arrière, et pouvoir continuer de profiter de la vie, du temps où elle était douce et paisible.

Mais le visage émacié de sa mère, sa silhouette frêle et ses yeux vides lui revenaient douloureusement en pensée. Ces images allaient la hanter jusqu'à la fin de ses jours. À seulement trente ans, la voilà qui devenait brutalement orpheline. *Pouvait-on appliquer ce terme à une femme de son âge?* C'est pourtant le sentiment qui l'habitait. Un aride désert dans son grand cœur fragile. Elle avait perdu son père presque seize ans auparavant et maintenant, c'était au tour de sa maman adorée ; elle venait de la quitter. Si seulement ce fichu cancer avait été diagnostiqué un peu plus tôt...

La jeune femme en voulait à la vie, à Mathis de l'avoir laissé tomber durant un moment aussi dur, aux médecins qui n'avaient rien pu faire pour sauver sa mère, mais elle s'en voulait aussi à elle-même. Elle s'en voulait d'être ce qu'elle était : une pauvre fille qui détestait l'âge qu'elle venait d'avoir, insatisfaite de presque chacun de ses choix de vie. Pour ajouter à ses nombreuses déceptions, il y avait le fait de n'avoir toujours pas eu d'enfants (et depuis peu, plus d'homme avec qui seulement l'envisager non plus). Des enfants... À quoi bon, de toute façon ? Sans grands-parents à leur présenter, cette perspective lui devenait tout à coup moins invitante.

Son téléphone vibra dans la poche arrière de sa jupe en jeans, mais elle laissa sa boîte vocale se charger de l'appel. Trente secondes plus tard, il remettait ça. Elle soupira, s'efforça de répondre.



— Allô...

— Mon cœur! Enfin! Depuis ce matin, que j'essaie de te rejoindre. J'étais tellement inquiète! Est-ce que tu vas bien?

Désespérément, Maëlle avait jusqu'ici tenté durant au moins deux bonnes heures de retrouver sa meilleure amie. Quand on lui avait appris la mauvaise nouvelle, elle s'était précipitamment ruée vers l'hôpital. Mais, à son arrivée, Florence n'y était déjà plus. Elle s'était ensuite dirigée vers le condo de la jeune femme, mais s'était tristement résignée à faire demi-tour quand elle avait compris, quinze minutes après avoir frappé de toutes ses forces à la porte, qu'il n'y avait personne à l'intérieur. Elle avait finalement eu l'idée d'aller vérifier à quelques pâtés de maisons du condo, au domicile de ses parents. Endroit où les deux amies avaient passé un nombre incalculable de nuits blanches à refaire le monde. À discuter de leur vie future, de leur carrière respective et des garçons, évidemment. Découragée de ne pas l'y avoir trouvé, elle avait rebroussé chemin, anxieuse.

— Ma chérie? T'es là? Dis-moi que tu vas bien!

— Je ne sais pas trop..., lui répondit-elle, la voix étranglée par l'émotion. Je ne sais pas quoi dire.

À l'autre bout du fil, Maëlle arrivait parfaitement à ressentir la détresse et l'impuissance de sa vieille amie.

— Où est-ce que t'es? Je m'en viens.

— Je crois que j'ai plutôt besoin d'être un peu seule.

— Comme si j'allais te laisser broyer du noir en solitaire! De toute façon, j'entends les mouettes. Tu es sur le bord du fleuve, alors j'arrive.

Et elle raccrocha sans même lui laisser le temps de répliquer quoi que ce soit. Sachant pertinemment dans quel état se trouvait celle qu'elle considérait comme sa propre sœur, la seule chose qui dorénavant lui importait, était de la rejoindre au plus vite. Elle s'en voulait de ne pas avoir pensé plus tôt à la promenade des Gouverneurs. Florence s'y rendait pourtant chaque fois qu'elle avait mal.

Rassurée, au fond, que Maëlle n'en fasse qu'à sa tête, elle inspira profondément. Même si elle avait d'abord refusé l'offre de Maëlle de lui tenir compagnie, elle ressentait plus que jamais un urgent besoin d'une épaule sur laquelle s'appuyer. Particulièrement d'être épaulée par celle qui avait toujours été là, qui ne l'avait jamais abandonnée. Celle qui la connaissait mieux que personne, qui trouvait toujours les bons mots pour la rassurer. Sa présence allait assurément retirer un énorme poids de ses frêles épaules.

Le château Frontenac en second plan, Florence était appuyée tout contre la clôture la séparant à peine du vaste plan d'eau et elle attendait patiemment de voir sa copine arriver. Faible et silencieuse, elle n'avait désormais plus la force de pleurer, et elle s'en voulait... pour ça aussi.

D'une élégance rare comme elle seule savait en avoir, avec sa silhouette longiligne et la tignasse de jais qu'on lui avait toujours enviée, c'est sobrement vêtue d'un tailleur marine qu'elle entra dans le champ de vision de Florence. Des escarpins vertigineux aux pieds, Maëlle avançait vers sa plus fidèle complice avec moins d'assurance que d'habitude. Elle avait quitté la galerie d'art où elle travaillait depuis maintenant presque six ans – située dans le Vieux-Québec – afin de voler au secours de son amie. Émue et reconnaissante,

Florence observait s'approcher avec empressement la seule et unique personne qui lui était désormais digne de confiance. Puisqu'elle avait maintenant tout perdu, cette femme était et resterait à partir d'aujourd'hui la plus importante dans sa vie.

— C'est Anita qui m'a téléphoné, avoua Maëlle. Elle savait que tu ne le ferais pas, prononça-t-elle, à bout de souffle.

Florence répondit d'un faible sourire.

Étant une ancienne camarade de classe des deux amies, Anita – l'infirmière qui s'était occupée de sa mère jusqu'à son dernier soupir – était celle qui avait tristement hérité de la lourde tâche d'annoncer la mauvaise nouvelle à l'entourage.

— Je ne rentre pas travailler la semaine prochaine. Mon patron m'a donné congé. Tu veux qu'on parte, toutes les deux ? On pourrait aller se faire masser... ou bien se terrer chez toi et écouter la filmographie complète de Patrick Swayze. Peut-être que *Mon fantôme d'amour* n'est pas le meilleur choix, par contre, réalisa-t-elle soudain. On peut sortir, aussi, si tu en as envie... Ce que tu veux ! Dis-moi ce qui te ferait du bien.

Florence ravala le nœud qui s'était formé dans sa gorge.

— Ce que je veux, c'est me réveiller, Maëlle. Je veux ouvrir les yeux et qu'elle soit encore là. Qu'elle puisse me caresser les cheveux comme quand j'étais petite, et qu'elle me dise que tout va bien aller. J'aurais tellement voulu qu'elle...

Étonnée d'avoir encore des larmes à verser, elle se remit à pleurer. Maëlle prit sa main dans la sienne et contempla l'horizon sans rien ajouter.



Plus tard, vers dix-sept heures, après qu'elles se furent baladées en silence sur la promenade, Maëlle appela un taxi. Faisant d'abord un saut à son appartement afin d'y récupérer le nécessaire pour passer la nuit chez son amie, elle n'avait pas une seule seconde durant le trajet délaissé la main de cette dernière.

— T'es pas obligée de venir dormir à la maison, tu sais. Je suis une grande fille, l'informa Florence. Je peux très bien me débrouiller toute seule.

— Tu déconnes, j'espère? Je viens passer la semaine chez toi, un point c'est tout. Tu ne vas pas t'occuper des funérailles et de toute la paperasse toute seule.

— Bah! La paperasse, la paperasse... Ça va sûrement prendre quelques semaines avant que tout soit réglé, alors...

— Ça prendra le temps que ça prendra, compris?

Pour la première fois depuis plusieurs mois, en septembre dernier, quand elle avait appris que sa mère était atteinte d'un cancer du sein de stade avancé, Florence eut l'impression de respirer un peu plus aisément. Consciente qu'elle pourrait toujours compter sur l'indéfectible soutien de son amie, la jeune femme se sentit rassurée. Et malgré le fait que ce 6 juin 2009 avait cruellement fait d'elle une femme incomplète et brisée, elle se sentait choyée de ne pas se retrouver seule pour braver cette épreuve. Elle était peut-être fille unique, s'était fait larguer par son copain la veille du décès de sa mère, et n'avait tristement plus aucun parent à qui se rattacher, mais elle avait Maëlle.

— Tu as faim? Parce que je n'ai plus grand-chose, au condo, avisa Florence.

— On peut commander du resto.

Honteuse d'avoir plutôt envie de sortir boire un verre, elle n'osa pas lui avouer que rentrer à la maison – et ainsi pleurer sa peine jusqu'au petit matin – était une idée qui l'effrayait. Ses quatre murs n'avaient soudain plus rien d'attrayant. Ce soir, la perspective de regagner son domicile la dégoûtait. Son mal de tête qui, en temps normal, lui aurait donné l'envie d'aller se blottir sous les couvertures, lui criait maintenant dangereusement qu'il souhaitait se noyer dans les artifices. Au diable la migraine, elle avait besoin de se changer les idées ! Gênée, elle se contenta pourtant de lui proposer une simple bouteille de rouge, entre filles.

— C'est OK si on passe acheter du vin ? demanda Florence.

— Bien sûr que oui, voyons ! Je te demande ça comme ça, mais ça te dirait pas d'aller plutôt faire un tour sur une terrasse ? C'est samedi, il va y avoir plein de monde. Me semble que ça te changerait les idées !

Elle la connaissait si bien. Maëlle savait que de s'enfermer n'était pas la meilleure des options pour l'instant. Florence ressentait le besoin d'anesthésier son chagrin, d'éviter de penser à sa mère... du moins, pour le moment. Elle affronterait bien la tempête plus tard.



Après s'être rapidement remaquillée, avoir effacé les traces de mascara qui avait coulé, et défait ses longs cheveux blonds qui n'avaient jamais assez de volume – selon elle –, Florence se sentait prête à affronter la faune locale. Qu'importe si

elle devait croiser des gens qui lui poseraient tout un tas de questions au sujet du décès de sa mère ; il fallait impérativement qu'elle prenne l'air.

En route vers l'Atelier (un chaleureux pub gastronomique où elle commandait toujours la même chose : un tartare de bœuf et une bouteille d'Orestyadi), bras dessus, bras dessous avec sa fidèle amie, elle repensa à Mathis. La veille, il l'avait invitée à prendre un café au bistro où ils s'étaient rencontrés, un an plus tôt. Croyant se faire proposer d'emménager avec lui, elle avait passé plus d'une heure à se coiffer pour se sentir belle. Elle avait minutieusement charbonné ses jolis yeux verts, et s'était enduite de lotion corporelle à la vanille (l'odeur préférée de Mathis). Elle avait même fait l'effort de chausser des talons hauts. Or, l'homme qu'elle aimait assez pour passer à l'étape suivante – vivre sous le même toit – prononça finalement ces mots, qui font toujours si mal à entendre quand on est amoureuse : « C'est fini. »

Ayant d'abord cru à une blague, elle avait tôt fait de comprendre qu'elle ne rêvait pas ; Mathis souhaitait partir à l'aventure. Du moins, c'est ce qu'il clamait. Faire le tour du monde était son plus grand rêve, et elle lui avait déjà clairement dit – au tout début de leur relation – qu'elle ne le suivrait pas. Que sa vie était et serait toujours à Québec. Si seulement elle avait su qu'elle s'attacherait autant, peut-être que son discours aurait été différent. Mais quand sa mère était tombée malade, Florence le lui avait répété. Jamais elle ne partirait avec lui, c'était totalement hors de question. De toute façon, même si elle l'aimait sincèrement, Florence ne pouvait pas partir. Plus maintenant... Sa mère était sur le point de mourir. Elle comprenait maintenant que la petite voix dans son for intérieur avait eu raison.

Ils étaient donc en train de discuter quand son téléphone avait sonné. C'était l'hôpital, l'avisant qu'elle devait s'y rendre sur-le-champ. Sans dire un seul mot, le jeune homme l'avait regardée partir... Florence venait de recevoir sa deuxième gifle. Beaucoup plus douloureuse que celle que Mathis venait de lui infliger. Elle avait tout de suite craint le pire, et elle ne s'était pas trompée. D'un instant à l'autre, sa mère allait rendre son dernier soupir. La déception de se faire larguer par un homme avec qui elle s'était à ce point investie ne lui importait soudain plus autant. Pressée de rejoindre sa maman, elle avait quitté le café sans même tenter de le faire changer d'idée. De toute façon, s'il était capable de la laisser tomber au moment où elle avait le plus besoin de lui, c'est qu'ils n'étaient pas faits pour être ensemble.

— À quoi penses-tu ? demanda Maëlle.

— Rien d'important, répondit-elle en poussant la porte d'entrée du restaurant.

L'air conditionné faisait assurément défaut puisque la chaleur était encore moins tolérable à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Installées à une table pour quatre, les deux amies commandèrent leur première bouteille de blanc. Florence déposa son sac à main sur la chaise d'à côté, celle sur laquelle sa mère s'assoyait toujours quand elles sortaient souper toutes les deux.

— T'as reparlé à Mathis ? osa demander Maëlle, à qui la jeune femme n'avait envoyé qu'un bref texto pour lui annoncer sa rupture.

— Non. Il part demain.

— Il t'a vraiment laissée aller à l'hôpital toute seule, sans même offrir de t'y accompagner ?

Florence acquiesça d'un signe de tête.

— Franchement, quel con ! J'espère que t'es contente qu'il foute le camp ! Tu n'as vraiment pas besoin d'un gars comme lui dans ta vie. Surtout pas en ce moment.

Si elle avait effectivement raison, la douleur n'en était pas moins vive.

— On peut changer de sujet ?

Sans répliquer – et malgré une très forte envie de crier à tue-tête combien son ex était le dernier des salauds – Maëlle se mit à raconter des anecdotes, toutes plus cocasses les unes que les autres, au sujet des dernières conquêtes qui avaient visité son lit. Si Florence était du genre relation stable et durable, son amie ne souhaitait surtout pas s'investir sérieusement auprès d'un homme.



La soirée, bien que riche en émotions, fut plutôt agréable. Florence avait le cœur engourdi par l'alcool, et quand elles décidèrent de quitter le pub, c'est en titubant qu'elles rejoignirent le trottoir. Maëlle alluma une cigarette. Bousculée par un couple trop occupé à s'embrasser effrontément au beau milieu des passants, elle manqua de faire tomber son briquet. Plutôt que de regarder où il marchait, l'homme prit ensuite sa compagne par le bras et fonça tout droit sur elle.

— Hé ! Tu ne pourrais pas faire attention ? lui balança-t-elle.



— On se calme, répliqua brusquement le jeune homme en se retournant.

— Mathis ? s'exclama Florence, surprise.

Une mystérieuse inconnue pendue à son bras, il blêmit.

— Flo... Mais qu'est-ce que tu fais là ? Avec ce qui vient de se passer, tu ne devrais pas être chez toi ? balbutia-t-il.

Peut-être était-ce dû au taux d'alcoolémie qui l'enivrait, mais en dépit de son chagrin, Florence arriva à réagir sans toutefois se mettre à pleurer.

— En train de broyer du noir parce que tu m'as laissée hier soir alors que ma mère était mourante, ou parce que je n'aurais pas dû te croiser avec elle ?

— Je... Ce n'est pas ça. C'est juste que je ne voulais pas que tu l'apprennes comme ça...

— Sans blague ? Tu m'as menti, Mathis ! Dis-moi que tu pars vraiment demain matin pour vivre le rêve de ta vie.

— En fait...

— En fait ? En fait ! le nargua-t-elle. Bravo, ton numéro était magistral. Tu m'as bien eue ! Finalement, tu n'avais juste pas les couilles de me dire que tu m'avais trompée !

— Non. C'est juste que...

— Laisse faire ! J'ai plus important à m'occuper. Je t'annonce officiellement que ma mère vient de mourir, alors tes foutues explications à la con, je n'en ai rien à foutre, arriva-t-elle à prononcer, la voix étranglée.

Elle tourna les talons en tirant Maëlle par l'épaule. Cette dernière applaudissait cyniquement le nouveau couple.

— Attends! Je vais lui casser la gueule à cet..., beugla sa fidèle amie.

Mais Florence ne la laissa pas assouvir ses fantasmes, l'entraînant rapidement de l'autre côté de la rue.

— Tu le laisses t'humilier comme ça? Tu n'as pas envie de lui mettre une claque en plein visage? Me semble que ça t'aurait fait du bien!

— À quoi bon? Je n'ai pas envie de passer pour une fille désespérée. Encore moins pour une folle.

Maëlle argumenta encore quelques instants, mais se résigna à laisser tomber. Malgré la colère qui l'habitait de voir son amie souffrir autant, elle jugea que renchérir ne ferait qu'aggraver la situation. Florence avait déjà clairement assez de difficulté à digérer la nouvelle, il fallait limiter les dégâts.

— J'appelle un taxi, lança Maëlle.

Quand il arriva, il était presque une heure du matin. Les deux femmes montèrent silencieusement à bord. Au bout de quelques secondes, le chauffeur sembla s'impatienter de ne pas recevoir d'indications. Il soupira. Florence inspira profondément.

— Avenue Holland, s'il vous plaît!

— Hein? Tu veux aller chez tes parents? lui demanda son amie, surprise.

— Oui. J'en ai besoin...



Quand elle déverrouilla la serrure de la porte avant de cette chaleureuse maison qui l'avait vue grandir, elle ressentit un immense vide. Un trou béant en plein cœur. Elle s'y sentait encore chez elle, mais ce ne serait dorénavant plus jamais pareil. Se dirigeant vers la chambre de sa mère, Florence appuya sur l'interrupteur. Dans un élan de désespoir, elle poussa un cri à fendre l'âme et s'écroula en sanglotant. Maëlle s'approcha doucement, versa des larmes avec elle en silence.

Plus tard, quand l'orage se fut dissipé et qu'elles se furent envoyé une bouteille de rouge – que la tendre maman de Florence gardait toujours dans le cellier –, n'en pouvant plus de se retenir, Maëlle confessa à son amie ce qui la chicotait depuis un bon moment.

— Je sais que t'es en deuil, et que tes réactions sont justifiées. Mais... je le vois, tu sais? Que tu vas mal depuis bien avant la maladie de ta mère, continua-t-elle.

Florence plissa les yeux.

— Déjà l'année dernière, tu disais que t'en avais assez de ton boulot. Tu venais à peine de rencontrer Mathis que tu doutais que ça fonctionnerait, vous deux. Il a passé la dernière année à sortir dans les bars sans jamais te demander si tu avais besoin de lui pour quoi que ce soit. Tu ne dors plus, tu ne manges presque plus et... ça fait au moins un an que tu n'as rien écrit.

— Qu'est-ce que tu essaies de me dire, exactement?

— Que c'est normal de prendre ça dur. Je veux dire... ta rupture avec Mathis. Je sais que tu as mal, mais dans le fin

fond de ton cœur, avoue que tu le savais que ça n'irait jamais plus loin, vous deux. Ma pauvre chérie, tu viens de perdre ta mère...

— Tu penses peut-être que je l'ai oublié? lança sèchement Florence, irritée.

Maëlle s'approcha de son amie pour la consoler, l'enlaça longuement.

— Ne te fâche pas, s'il te plaît. Ce que j'essaie de dire, c'est que t'es en remise en question depuis si longtemps que t'es en train de te perdre. Se faire rejeter, ça blesserait n'importe qui, surtout dans les circonstances. Mais concentre-toi sur l'essentiel, et oublie ce mec. Mathis est un crétin avec qui tu n'allais nulle part, de toute façon. Ce dont tu as besoin, c'est du repos et... recommencer à écrire au plus vite. C'est comme une thérapie pour toi. Tu le sais, ça!

Bien que Maëlle eût totalement raison, c'était beaucoup trop difficile de se l'avouer à voix haute. Écrire avait toujours été son exutoire. Un besoin viscéral. Mais depuis son dernier manuscrit – qui avait encore une fois été refusé par une maison d'édition qu'elle affectionnait particulièrement – et encore plus depuis que le cancer de sa mère avait été diagnostiqué, l'inspiration l'avait désertée. C'était trop douloureux de mettre son âme sur papier, de tenter de poursuivre son rêve. C'était trop d'énergie pour ce qui lui restait de munitions. Ses réserves de courage avaient brusquement diminué. Certes, son travail de bureau comme secrétaire médicale l'ennuyait à mourir, mais au moins... il était sécurisant. Florence était une artiste, et réprimer ainsi ses pulsions créatives la faisait déprimer. Elle trouvait aussi que le temps passait drôlement vite, et son horloge biologique s'était récemment mise à sonner.

Le six mai dernier, quand elle avait soufflé ses trente bougies, entourée de quelques parents et amis, son moral avait chuté sous zéro.

— Tu vas finir par te taper une dépression...

— Mais non! J'ai juste besoin de temps. Absorber tout ça ne se fera pas en un simple claquement de doigts.

— C'est exactement ce que je dis. Tu as besoin de renouveau. On s'entend que tu as passé les dix derniers mois à t'occuper de ta mère, et Dieu sait qu'elle le méritait, mais t'es en train de t'effondrer, ma chérie. Tu dois te refaire une santé, et ça débute par prendre soin de toi. Prends congé, pars en voyage, commence une thérapie... ce que tu veux, mais fais quelque chose. J'ai peur de te perdre, Florence. Et je te jure que je n'y survivrais pas!

Ses paroles la heurtèrent durement. Assommée comme si elle venait de recevoir un coup de massue en plein visage, elle se dirigea vers la garde-robe de la chambre à coucher, en sortit une jolie boîte sur laquelle était dessiné un bouquet de roses blanches. Les fleurs préférées de sa mère. Elle se laissa choir sur le plancher, souleva doucement le couvercle. Maëlle avait raison : certaines choses devaient changer. Lesquelles? Ça, elle y réfléchirait plus tard. Pour l'instant, elle concentrait tous ses efforts à essayer de faire en sorte que le décor cesse de tourner.



C'est donc affalées sur le dur plancher de bois franc qu'elles se réveillèrent le dimanche matin, les cheveux emmêlés et courbaturées, entourées de dizaines de photos jonchant le sol. Représentant les jeunes années de Florence, il y en avait

de chacun de ses anniversaires, d'autres de ses parents datant d'il y a au moins vingt ans, et même quelques-unes de sa mère étant enfant. Les deux amies avaient passé une bonne partie de la nuit à se rappeler de vieux souvenirs, à faire le tri dans les effets personnels de la précieuse disparue, et elles avaient aussi beaucoup pleuré, évidemment. Quand un souvenir les faisait sourire, un autre faisait aussitôt couler leurs larmes.

En apparence douce, la matinée fut plutôt rude. Un rayon de soleil perçait à travers les rideaux blancs, et bien qu'elle tenta de se retourner sur le côté, Florence abandonna la partie, resta étendue sur le dos encore un moment.

— Hummm, grogna Maëlle.

— T'es en vie ?

— J'en suis plus certaine.

Pour une seconde fois depuis les derniers mois, Florence trouva le moyen de sourire. Elle s'étira de tout son long, s'efforça de se relever.

— Outch ! J'ai le dos en compote, se plaignit-elle.

— M'en parle pas... Si je veux m'en remettre, il va me falloir prendre rendez-vous avec mon ostéopathe, devenir végane, et probablement même me mettre au yoga !

Les deux amies entreprirent de ranger le fouillis. C'est en mettant la main sur un simple portrait de la mère de Florence, dans la vingtaine, assise sur le capot d'une vieille Chevrolet Chevelle 1970 de couleur noire qu'il y eut le déclic. Sourire taquin, yeux brillants, elle semblait si heureuse que c'en était presque contagieux.

— Wow, elle était si belle ! s'exclama Maëlle en fouinant par-dessus son épaule.

— C'est vrai. Sa robe est un peu courte, par contre. Jamais elle ne m'aurait laissée porter ça, à cet âge-là.

— Pas mal *sexy*, notre Mammito chérie !

Les deux amies éclatèrent de rire. En retournant la photo, Florence remarqua qu'elle était annotée. L'écriture était presque illisible, mais elle arriva tout de même à y lire *Lac Vert, été 19...* Le reste était impossible à déchiffrer.

— C'est où ça, le lac Vert ? lui demanda sa copine.

— Dans Lanaudière, je crois. Maman y a passé plusieurs étés, en vacances avec sa famille. Elle m'en a souvent parlé. Paraît que c'est magnifique.

Une expression chargée de sous-entendus sur le visage, Maëlle lui adressa un sourire empli d'affection. Florence l'interrogea du regard.

— La voilà, ta destination vacances ! C'est pas le Mexique, encore moins l'Espagne, mais justement, ce n'est pas si loin. Tu devrais faire tes bagages et aller t'y reposer. Prends ton portable, et va écrire le meilleur roman de ta vie ! Je te le dis, c'est un signe.

L'enthousiasme débordant de son amie provoqua en elle l'irrésistible envie de partir sur-le-champ. Mais sa raison la ramena vite à la réalité.

— Je ne peux pas faire ça. Y a tellement de choses à faire... les funérailles, et tout. Et puis, y a mon boulot !

— Écoute-moi bien, Florence Major! Ta mère, elle n'en voulait pas de flaffa. Ses dernières volontés, c'était d'être incinérée, et que tu la gardes précieusement avec toi. Alors pour ce qui est du service, de la messe et tout le tralala, t'es même pas obligée.

— Mais... La famille et... ses amis. Que vont-ils tous penser?

— On s'en fiche royalement de ce que les autres pensent! Mammito souhaitait que tu organises un souper avec tous ceux qu'elle aimait, qu'on passe une belle soirée à se rappeler de bons souvenirs, à avoir du plaisir. Rien n'empêche que ça se fasse un peu plus tard, quand tu iras mieux. Tu n'es clairement pas en état de faire ça maintenant. Et puis, ça t'aiderait à oublier Mathis plus facilement.

— Je ne veux plus entendre parler de lui, OK? Tu avais raison de dire que notre relation était, de toute façon, vouée à l'échec. Je n'avais tout simplement pas le courage de rompre moi-même... N'empêche que ça fait mal. Les hommes, c'est fini pour un méchant bout de temps, en tout cas!

— Si tu savais combien je suis heureuse de t'entendre dire ça! Pas pour les hommes... mais pour le reste..., s'exclama-t-elle en tentant de la faire sourire.

Maëlle avait détesté Mathis depuis le tout début. Manipulateur, elle avait toujours su qu'il n'était pas digne de confiance. Et même si elle en avait glissé un mot à son amie des mois auparavant, elle croyait que Florence finirait bien par se lasser de lui, un jour ou l'autre. Elle était bien sûr déçue que ce soit lui qui ait mis fin à la relation, mais au moins, il ne faisait désormais plus partie du décor, et elle s'en voyait soulagée.



— J’hésite. Y a tellement de choses à régler. En même temps, je pense que ça me ferait du bien. Mais qu’est-ce que je fais de la clinique ?

— Tu démissionnes ! Avec l’héritage que tu vas recevoir, je pense que tu as les moyens de réorienter ta carrière. Et puis, t’es tellement prudente monétairement ! Je suis pas mal certaine que tu as déjà assez d’économies pour te payer quelques semaines de vacances.

Bien sûr, qu’elle pouvait se le permettre... et elle en avait terriblement envie, mais Florence restait tout de même un peu craintive.

— Tu crois vraiment que c’est une bonne idée ? Pourquoi pas, au fond ? se répondit-elle avant même que son amie ouvre la bouche à nouveau.

Les encouragements et supplications de Maëlle dissipèrent ses derniers doutes.

— Bon, eh bien... je me lance !

Elle dénicha le numéro d’une petite auberge située tout près de ce fameux « lac Vert » sur Internet et, avant qu’elle change d’idée, le composa rapidement. C’était la première fois qu’elle prenait une décision aussi précipitée, et malgré le fait qu’elle en ressentait un certain vertige, un truc inexplicable se produisit en son âme et conscience... quelque chose qui la poussa à ne surtout pas reculer.